

heure du matin quand je m'éveillai. Henriette était assise près du lit, travaillant à la lueur d'une lampe ; elle me demanda si j'étais mieux, si je voulais prendre quelque chose, mais ne me fit pas une seule question sur l'emploi de ma journée ; j'aurais dû lui demander pardon, la honte me refint. — Pourquoi n'es-tu pas couchée ? lui dis-je. Elle ne répondit pas ; mais une larme roula sur sa joue et tomba sur sa couture, cette larme était la première que je voyais couler, hélas ! bien d'autres sont tombées depuis par ma faute. Quelques jours se passèrent, je m'étais promis d'expier par ma conduite cette première faiblesse. Je ne sais quelle malheureuse affaire me conduisit à Roncieras. J'allai chez mon beau-père, qui me parla sévèrement ; il avait appris ce que j'avais fait au canton : je crus qu'Henriette m'avait dénoncé et je sortis de très-mauvaise humeur. En traversant le village, je rencontrai l'instituteur dont j'eus au contraire à subir toutes les félicitations. — J'espère, me dit-il, que vous viendrez de temps en temps à notre club. Je m'en défendis. — Allons donc, avouez-le, vous avez peur de votre beau-père. — Et des reproches de M. le curé, dit un autre. — Non, j'ai mes affaires, répondis-je impatient. — Votre femme vous attend pour habiller les enfants ? — Je me moque bien du curé et de tous les autres, j'ai mes affaires. — *La patrie avant tout !!!* s'écrièrent-ils ; et ils recommencèrent à m'endoctriner. — Je ne sais pas même ce que c'est qu'un club. — Un club, me répondit le maître d'école, c'est un foyer de lumière allumé par les amis de la liberté et du pays pour éclairer et échauffer les masses, pour les arracher au mercantilisme et à l'exploitisme, et préparer la palingénésie par laquelle l'humanité doit s'élever en gravitant jusqu'aux splendeurs infinies de la liberté. Vous ne comprenez pas encore ces grandes théories, ajouta-t-il d'un air de condescendance, mais venez quelquefois entendre nos orateurs, nous ne vous en demandons pas davantage. Nos séances ont lieu le soir, il n'y aura donc pas de temps de perdu. Moitié curiosité, moitié désir de montrer que j'étais capable de m'élever à la hauteur du maître d'école, je me laissai encore entraîner.

Ce foyer de lumière brillait de tout son éclat dans une grange assez délabrée : une table et six chaises pour le bureau, des gerbes de paille et des bottes de foin, sur lesquelles s'asseyaient de rares auditeurs ; voilà pour la décoration. Les orateurs ne s'en occupaient pas beaucoup. On fit de beaux discours sur la régénération des peuples, sur la guerre de Pologne, la religion de la nature, le milliard des émigrés, la restauration de la mairie de Roncieras, l'émigration des nègres, la nécessité de retrancher le traitement du curé, l'indépendance de l'Amérique. Mais le sujet qui intéressa le plus vivement, et donna lieu aux plus éloquentes discours, fut la révélation d'une conspiration ourdie par les prêtres et les jésuites, et favorisée par l'empereur de Russie, pour rétablir l'esclavage en France. Ces accusations sont tellement absurdes, que je n'oserais pas les répéter, s'il n'était encore facile de se procurer les feuilles républicaines où elles circulaient alors.

Sans doute, je ne croyais pas à tout ce que j'entendais, mais bientôt je fus ébranlé : j'avais commencé par aller au club par pure curiosité, ensuite j'y pris intérêt. Il en est des mauvaises compagnies comme des boissons fortes : on fait la grimace la première fois qu'on y goûte. On s'y habitue peu à peu, puis elles deviennent un besoin, une nécessité. Le premier fruit que je retirai de ces sociétés maudites, fut de prendre le travail, en dégoût et le cabaret en habitude. En sortant du club, on s'assemblait chez le marchand de vin pour discuter les théories, pour juger les discours, on buvait une bouteille, puis deux. L'herbe étouffait le blé dans les champs, et les mauvaises passions prenaient le dessus dans mon cœur. Henriette redoublait d'activité, mais elle avait plus de courage que de force ; Henri et Joseph l'aidaient de tout leur pouvoir : pauvres enfants, malgré toute leur bonne volonté, ils n'étaient pas capables de grand'chose. Bientôt il n'y eut plus de quoi payer le garçon de ferme, il fallut le renvoyer. Les affaires furent alors en empirant. Au lieu de prendre bravement mon parti, de laisser là orateurs et politiques, cabarets et réunions, et de reprendre la pioche et la charrue, ainsi que me le conseillait mon beau-père, je rompis avec lui et me fis recevoir membre du club. Dès ce moment, la vanité, l'ambition, la fureur de faire parler de moi, ne me laissèrent plus un moment de repos. A force de déclamer des colomnies contre les

prêtres qui m'avaient élevé, contre les riches à qui je devais mon bonheur, je m'acquis enfin parmi les grands hommes de Roncieras une triste célébrité.

Henriette essaya de tous les moyens pour me ramener ; elle se jeta en pleurant à mes genoux, me suppliait à mains jointes d'avoir au moins pitié d'elle et de mes enfants ; je commençais à m'endurcir, je la repoussai, je devins le tyran de celles dont j'avais juré de faire le bonheur, je la menaçai de l'abandonner, si elle voulait continuer à m'arracher à mes devoirs de citoyen. C'eût été pour elle un grand bien, mais elle m'aimait malgré mon inconduite ; elle espérait que je reviendrais au bien, elle se résigna et redevint humble et silencieuse. Le chagrin creusa de rides son visage, la fatigue et la douleur effacèrent toute sa brillante fleur de jeunesse. Une année se passa ainsi ; je n'étais plus le même homme. Mes parents, après m'avoir fait de vifs reproches, s'étaient éloignés de moi. La réprobation pesait sur ma tête. Les honnêtes gens s'écartaient à mon approche, on ne m'appelait plus que Pierre le rouge. Que m'importait ! j'étais ivre de l'ivresse la plus dangereuse, celle d'une ambition effrénée. J'avais commencé par ne plus gagner, bientôt je fis des dettes ; notre petite propriété, grevée d'hypothèques, ne pouvait plus subvenir à mes honteuses dépenses. J'eus le triste courage, je devrais dire la lâcheté, de la vendre. C'était sous ce toit que j'avais passé des jours heureux, dans cette chambre qu'étaient nés mes deux enfants, chaque arbre, chaque fleur était un souvenir ; qu'importe ! sans même consulter ma femme, je vendis au premier spéculateur venu et presque pour rien, car en temps de troubles les propriétés perdent leur valeur. N'étais-je pas secrétaire d'un club, orateur démagogue, centurion de cohorte nommé par le comité de Paris. Encore quelques mois, et je roulerais sur l'or ; nous allions faire rendre gorge à l'infâme clergé, partager les terres et les richesses des nobles, puiser dans le trésor des banquiers.

Je louai, en attendant, un misérable taudis dans le village, pour ma femme et pour mes enfants : c'était un local humide et malsain. Henriette y tomba malade de privations et de chagrin. Une bonne voisine eut pitié d'elle et se dévoua à la soigner, car cet ange de bonté avait supplié son père et son frère de ne pas venir la visiter de crainte qu'ils ne m'y rencontrassent.

Je m'occupai peu de tout cela ; pour les générateurs de la société, la propriété est le vol, la famille l'égoïsme, Dieu le mal. Fidèles à ces belles doctrines que je n'invente pas (elles ont été prêchées et sont imprimées dans le catechisme républicain), j'avais vendu ma propriété, lâchement renié ma religion, j'abandonnai ma famille.

La patience des populations se lassait cependant ; les travailleurs, tombés dans la misère avec la belle théorie du droit au travail, les propriétaires, toujours sous le coup de terribles menaces, les négociants ruinés, tous les honnêtes gens effrayés du progrès de la démoralisation, relevèrent la tête et se comptèrent. Un vote écrasant nomme un président. Tout le monde comprit ce que ce mot voulait dire. La république n'existait plus que de nom, et la main du maître ne tarda pas à se faire sentir.

Un ordre du sous-préfet, affiché sur le mur de notre grange, ferma notre club ; il nous défendait, sous peine de prison, de nous réunir. Les habitants furent charnés de cette décision, qui dissipait un attroupement suspect, et les modérés du parti saisirent avec joie l'occasion de se retirer. Mais ceux qui, comme moi, prétendaient être les chefs, Antoine, l'instituteur, le fils de l'ancien maire, et quelques autres regardèrent cette défense comme une atteinte portée à leur liberté la plus sacrée, et résolurent de se venger. Nous ne fûmes pas les seuls. Aux clubs qui se tenaient en plein soleil, et où la présence des gens moins corrompus forçait les orateurs à une certaine réserve, succédèrent les sociétés secrètes, dont l'espérance du succès dans l'avenir et l'impuissance momentanée redoublaient la fureur. Alors, pendant quelque temps, le calme reparut à la surface, comme il arrive dans certaines maladies, où les taches et les boutons disparaissent tout à coup : le malade paraît guéri ; mais son état est plus dangereux, car tout le poison qui était à l'extérieur le rongea à l'intérieur.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.